

Céline nous dit comment il a fait "bouger la place des mots"

Claude Sarraute, [Le Monde](#), 1^{er} juin 1960

Le nouveau livre de Louis-Ferdinand Céline, "Nord", vient de paraître. C'est la suite de "D'un château l'autre", qui racontait la libération de la France telle qu'on l'imaginait du fond de Sieg-maringen. C'est à Meudon, où il vit retiré depuis ton retour de Copenhague et l'amnistie dont il a bénéficié en 1951, que nous avons rencontré Céline. Sans insister sur les aspects politiques de son œuvre, sur les thèmes racistes qui ont laissé tant de mauvais souvenirs à ses lecteurs, l'auteur du "Voyage au bout de la nuit" évoque surtout cette révolution de l'art du roman, et en même temps du style, où il a joué un rôle de précurseur.

« Qu'est-ce que je pourrais bien vous dire ? Je ne sais pas comment faire pour plaire à vos lecteurs. C'est des gens avec qui il faut être gentil... il ne faut pas les brutaliser. Ils aiment qu'on les amuse sans qu'on les offusque. Bon... parlons. Un auteur n'a pas tellement de livres en lui. *Le Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit*, ça aurait suffi sans cet avatar que j'ai subi... ça m'a donné de nouveaux sujets. J'étais là-dedans par curiosité. La curiosité ça coûte cher. Je suis devenu chroniqueur, chroniqueur tragique. La plupart des auteurs cherchent la tragédie sans la trouver. Ils se souviennent de petites histoires personnelles qui ne sont pas la tragédie. Vous me direz : les Grecs. Les tragiques grecs avaient l'impression de communier avec les dieux... alors, bien sûr... Dame, on n'a pas tous les jours l'occasion de téléphoner aux dieux.

- Et pour vous, le tragique de notre temps ?

- C'est Stalingrad. Ça, comme catharsis ! La chute de Stalingrad c'est la fin de l'Europe. Il y a eu un cataclysme. L'épicentre c'était Stalingrad. Là on peut dire que c'était fini et bien fini, la civilisation des Blancs. Alors tout ça, ça a fait du bruit, des bouillonnements, des fusées, des cataractes. J'étais dedans... j'en ai profité. J'ai utilisé cette matière, je la vends. Évidemment je me suis mêlé d'histoires - les histoires juives - qui ne me regardaient pas, je n'avais rien à en faire. Je les ai quand même racontées... à ma manière.

- Une manière qui a fait scandale à l'apparition du Voyage. Votre style bousculait beaucoup d'habitudes.

- Ça s'appelle inventer. Prenez les impressionnistes. Ils ont sorti leur peinture au grand jour, ils sont allés peindre à l'extérieur, ils ont vu comment on déjeune vraiment sur l'herbe. Les musiciens ont travaillé de leur côté. De Bach à Debussy il y a une grosse différence. Ils ont fait des révolutions. Ils ont fait bouger les couleurs, les sons. Moi c'est les mots, la place des mots. En ce qui concerne la littérature française, alors là je vais faire le savant, il ne faut pas m'en vouloir : nous sommes les pupilles des religions catholique, protestante, juive... enfin des religions chrétiennes. Ceux qui ont dirigé au cours des siècles l'instruction des Français ce sont les jésuites. Ils nous ont appris à faire des phrases traduites du latin, bien balancées, avec un verbe, un sujet, un complément, un rythme. Bref du prêchi, du prêcha, du sermon. On dit d'un auteur : "Il file bien la phraaas"... Moi je dis : "c'est pas lisible." On dit : "Quel magnifique langage de théâtre !" Je regarde, j'écoute : c'est plat, c'est rien, c'est zéro. Moi, j'ai fait passer le langage parlé à travers l'écrit. D'un seul coup. "

- Ce passage est ce que vous appelez votre "petite musique", n'est-ce pas ?

- Je l'appelle "petite musique" parce que je suis modeste, mais c'est une transposition très dure à faire, c'est du travail. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais c'est calé. Pour faire un roman comme les miens, il faut écrire quatre-vingt mille pages à la main pour en tirer huit cents. Les gens disent en parlant de moi : "Il a l'éloquence naturelle... il écrit comme il parle... c'est les mots de tous les jours... ils sont presque en ordre... on les reconnaît. " Seulement voilà ! c'est transposé ". C'est juste pas le mot qu'on attendait, pas la situation qu'on attendait. C'est transposé dans le domaine de la rêverie entre le vrai et le pas vrai, et le mot ainsi employé devient en même temps plus intime et plus exact que le mot tel qu'on l'emploie habituellement. On se fait son style. Il faut bien. Le métier c'est facile, ça s'apprend. Les outils tout faits ne tiennent pas dans les bonnes mains. Le style c'est pareil. Ça sert seulement à sortir de soi ce qu'on a envie de montrer.

- Que cherchez-vous à montrer ?

- L'émotion. Le biologiste Savy a dit une chose très juste : au commencement était l'émotion et pas du tout au commencement était le verbe. Quand vous chatouillez une amibe, elle se rétracte, elle a de l'émotion; elle parle pus, mais elle a de l'émotion. Le bébé pleure, le cheval galope ; à l'un, à l'autre, il faut apprendre à parler, à trotter. Seulement nous, on nous a donné le verbe. Ça donne l'homme politique, l'écrivain, le prophète. Le verbe, c'est horrible, c'est pas sentable. Mais arriver à la traduire cette émotion, c'est d'une difficulté qu'on n'imagine pas... c'est horrible... c'est surhumain... c'est un truc qui vous tue le bonhomme.

- Vous avez pourtant toujours éprouvé le besoin d'écrire.

On ne fait rien gratuitement. Faut payer. Une histoire qu'on imagine, ça ne vaut rien. Seule compte l'histoire qu'on paye. Quand c'est payé, alors on a le droit de transposer. Autrement c'est mauvais. C'est ce que fait tout le monde... je veux dire ceux qui ont tout : le Nobel, l'Académie, la presse, le grand prix du charlatanisme. Si j'avais de l'argent je les laisserais bien s'arranger entre eux. Je ne peux plus écouter la radio... ils découvrent un "génie" par semaine, des Balzac tous les quinze jours, des George Sand chaque matin. Je n'ai pas le temps de suivre. Moi, je travaille. J'ai un contrat, faut que je l'exécute. Seulement j'ai eu soixante-six ans aujourd'hui, je suis mutilé à 75 %. A mon âge la plupart des gens ont pris leur retraite. Je dois six millions à Gallimard...

Alors je suis bien obligé de continuer... j'ai déjà un autre livre en train : toujours les mêmes machins... la suite de celui-ci. C'est l'engrenage. Je connais un peu le roman. De mon temps ça se faisait encore. Le roman c'est comme la dentelle... la dentelle aussi c'est un art, un art qui a disparu avec les couvents. Le roman ne peut pas lutter contre la voiture, le cinéma, la télévision, l'alcool. Un type qui a bien bouffé, qui s'est filé du 14, le soir, il donne un baiser à la patronne et puis sa journée est finie. Terminé. »

Notre entretien aussi. L.-F. Céline me raccompagne, et sur le pas de sa porte, son œil bleu tout luisant de malice, il me lance :

« Vous en voyez souvent des écrivains ? Vous avez vu Montherlant pour son élection ? Ça va bien pour lui, il doit être content. Lui c'est Chateaubriand qui le gêne. Le drapé antique, il n'y arrive pas, ça l'embête. Et Mondor, vous l'avez vu ? Et Sartre ? Ah ! il ne faut pas manquer Sartre. Eh bien ! au revoir, madame, et bravo : vous avez une jolie carrière devant vous ! »